

LA MOUETTE
De Anton Tchekhov
Traduction de Génia Cannac et Georges Perros (ed. Gallimard)

Mise en scène : Anne Bourgeois

MACHA, FILLE EN NOIR : Domitille Bioret
SORINE, RETRAITE : Jean Hache
KOSTIA, JEUNE ECRIVAIN: Stéphane Hausauer
MEDVEDENKO, INSTITUTEUR: Philippe Ivancic
ARKADINA, ACTRICE CELEBRE: Antonia Malinova
PAULINA, FEMME DU REGISSEUR: Doris Naclerio
LE MUSICIEN CHANTEUR : Oleg Ponomarenko
LE DOCTEUR-PHILOSOPHE DORN: Pierre Remund
CHAMRAEV, REGISSEUR: Stéphane Russel
TRIGORINE, ECRIVAIN CELEBRE : Philippe Sivy
NINA, FUTURE ACTRICE : Ariane Zantain

Espace : Delphine Brouard
Costumes : Martha Romero
Lumière et direction technique : Philippe Mathieu
Régisseur plateau : Julien Barillet
Habilleuse : Julie Lance

Production : Cie Panache / Théâtre du Monde
Co-Production : Lilas en scène / ATE A. Bourgeois

ACTE I

Au centre, le théâtre de Kostia recouvert d'un rideau. Les onze personnages sont sur le plateau pendant l'accueil du public. Le musicien joue. Lorsque la salle passe au noir, le musicien chante "le présage". Les comédiens ajoutent leur voix à partir du 2^{ème} refrain. A la fin de la chanson, ils rient et se regroupent à Jardin, sauf Macha qui s'isole à Cour. Medvedenko fend la foule pour s'adresser à elle.

MEDVEDENKO : Pourquoi êtes-vous toujours en noir ?

MACHA : Je porte le deuil de ma vie. Je suis malheureuse.

MEDVEDENKO : Pourquoi ? Je ne vous comprends pas. Vous avez une bonne santé, votre père, sans être riche, est un homme aisé. Ma vie est bien plus dure que la votre. Je ne touche que vingt-trois roubles par mois, sans parler de ce qu'on me retient pour la retraite, et pourtant je ne porte pas le deuil.

MACHA : Il ne s'agit pas d'argent. On peut être pauvre et heureux. *(les autres rient)*

MEDVEDENKO: En théorie oui, mais la réalité est bien différente. Je n'ai que vingt-trois roubles de traitement pour moi-même, ma mère, mes deux sœurs et mon petit frère. Mais il faut bien manger et boire, non ? Acheter du thé, du sucre ? Du tabac ? Débrouille-toi tu peux !

MACHA : La spectacle va bientôt commencer.

MEDVEDENKO: Oui. Mlle Zarechnaia joue la pièce de Constantin Gavrilovitch. Ils sont amoureux l'un de l'autre; ce soir leurs âmes vont s'unir dans un seul effort, un seul désir de créer la même image artistique. Mais dans nos âmes, la mienne et la votre, rien, aucun point de contact. Je vous aime, Macha. Macha ! Je vous aime. Macha... Le désir de vous voir me chasse de chez moi ; tous les jours, pour venir ici, je fais à pied deux heures de marche aller, deux heures de marche retour ; mais vous n'avez qu'indifférence pour moi. Ca se comprend. Je suis pauvre et j'ai une nombreuse famille. Pourquoi épouser un homme qui n'a lui-même rien à manger ?

MACHA : Balivernes ! Votre amour me touche, Monsieur Medvedenko, mais je ne peux pas le partager, voilà tout... Il fait lourd. Il y aura sans doute de l'orage cette nuit. Philosopher ou parler argent, c'est tout ce que vous savez faire. D'après vous, la pauvreté est le plus grand malheur, mais à mon avis, il vaut mille fois mieux porter des loques et mendier que... De toutes façons, vous ne pouvez pas me comprendre...

SORINE : Moi, mon vieux, je me sens mal à l'aise à la campagne et je ne m'y ferai jamais, cela va de soi. Hier soir je me suis couché à dix heures, ce matin je me suis réveillé à neuf; à force d'avoir dormi il me semblait que mon cerveau était collé à mon crâne...et ainsi de suite. Après le déjeuner je me suis encore endormi je ne sais comment, et me voilà plein de courbatures; je vis dans le cauchemar en fin de compte...

KOSTIA : C'est vrai tu devrais habiter la ville !... On vous appellera pour le début du spectacle, vous ne pouvez pas rester ici maintenant. Allez-vous-en... (*Kostia les pousse vers leurs chaises au fond*)... je vous prie.

SORINE : Mlle Macha, ayez la gentillesse de dire à votre papa qu'il ordonne de détacher le chien, qu'il cesse de hurler. Cette nuit encore, ma sœur n'a pas pu fermer l'œil.

MACHA : Dites-le lui vous-même. Ca ne me regarde pas.

SORINE : Donc le chien va encore hurler toute la nuit. (*musique: Sokolo*) Quelle histoire ! Jamais je n'ai pu vivre à la campagne comme je l'aurais voulu. Dans le temps, je prenais un congé de vingt-huit jours, je venais ici pour me reposer, mais on m'ennuyait tellement avec toutes sortes de bêtises qu'à peine arrivé, je n'avais qu'une envie : déguerpir. Je suis toujours reparti avec plaisir. Mais maintenant que je suis à la retraite, je ne sais où aller, alors il faut bien s'y résigner, bon gré mal gré...

MACHA : Constantin Gavrilovitch... On va se baigner ? (*Silence. Medvedenko part s'asseoir*)

KOSTIA : Et voilà notre théâtre. Le rideau et puis l'espace vide. Aucun décor. La vue s'ouvre directement sur le lac et l'horizon. On lèvera le rideau à huit heures et demie précises, quand la lune surgira.

SORINE : Ce sera magnifique.

KOSTIA : Si Nina arrive en retard, l'effet sera raté... Et ces cheveux, ils datent de quand ? Tu devrais te faire donner un coup de ciseaux !

SORINE : C'est le drame de ma vie. Déjà dans ma jeunesse j'avais l'air d'un ivrogne invétéré et voilà tout... Les femmes ne m'ont jamais aimé... Pourquoi ma sœur est-elle de mauvaise humeur ?

KOSTIA : Pourquoi ? Elle s'ennuie. Elle est jalouse. Elle est montée contre moi, contre le spectacle, contre ma pièce, parce que ce n'est pas elle mais Nina qui la jouera. Elle déteste ma pièce avant même de la connaître.

SORINE : Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

KOSTIA : C'est elle, elle seule qu'il faut louer, c'est à son sujet qu'il faut écrire et pousser des cris d'admiration, et si l'on s'extasie, ce doit être sur son jeu merveilleux. Ici à la campagne, elle s'ennuie, elle se fâche et nous considère tous comme ses ennemis. Nous sommes tous coupables... Elle est avare. Je sais pertinemment qu'elle a soixante-dix mille roubles à la banque d'Odessa, mais essaie donc de lui emprunter de l'argent, elle fondra en larmes.

SORINE : Tu t'es mis dans la tête que ta pièce déplaît à ta mère... (*Kostia s'énerve, la musique s'arrête*)... et te voilà tout agité et ainsi de suite. Rassure-toi, ta mère t'adore.

KOSTIA : Elle m'aime, elle ne m'aime pas, elle m'aime, elle ne m'aime pas... Tu vois bien, ma mère ne m'aime pas. Parbleu ! Elle veut vivre, aimer, porter des chemisiers clairs et mes vingt-cinq ans lui rappellent constamment qu'elle n'est plus jeune. En mon absence, elle n'a que trente-deux ans, quand je suis là, elle en a quarante-trois, et c'est la raison de sa haine.

Elle sait aussi que je ne supporte pas le théâtre qu'elle aime. Elle croit servir l'humanité et l'art sacré mais dans ce théâtre-là il n'y a que routine et préjugés. Quand le rideau se lève, et qu'à la lumière artificielle, dans une pièce à trois murs, ces fameux talents, ces archiprêtres de l'art sacré nous montrent comment les gens mangent, boivent, aiment, portent le complet-veston; quand avec des phrases et des tableaux triviaux, on essaie de fabriquer une morale de trois sous, accessible à tous, utile dans le ménage; quand grâce à mille variantes, on me sert encore et encore la même sauce triste, alors je fuis, je fuis comme Maupassant fuyait la Tour Eiffel dont la vulgarité lui broyait le crâne.

SORINE : On ne peut pas se passer de théâtre.

KOSTIA : Des formes nouvelles, voilà ce qu'il nous faut, et s'il n'y en a pas, alors mieux vaut rien du tout. *(il découvre son petit théâtre et s'enveloppe dans le rideau)* J'aime ma mère. Je l'aime profondément ; mais elle mène une vie absurde, elle n'arrête pas de s'afficher avec ce...ce...ce...cet...écrivain, là, son nom traîne dans tous les journaux! Je regrette d'avoir pour mère une actrice connue, il me semble que j'aurais été plus heureux si ma mère avait été une femme ordinaire. Mon oncle, quelle situation plus désespérante, plus stupide que la mienne ? Son salon était toujours rempli de célébrités, rien que des artistes et des écrivains. J'y étais la seule nullité, on ne me tolérait que parce que j'étais son fils. Qui suis-je ? Qu'est-ce que je représente ? J'ai quitté l'université en troisième année, je n'ai aucun talent, pas un sou; d'après mon passeport, je suis un "petit-bourgeois de Kiev", comme mon père, bien qu'il fût, lui aussi un acteur célèbre. Aussi, lorsque ces artistes et ces écrivains me gratifiaient de leur bienveillante attention, il me semblait que leurs regards prenaient la mesure de mon néant. Je devinais leur pensée et je crevais d'humiliation...

Sorine applaudit. Kostia sort du rideau.

SORINE: A propos, quel genre d'homme est-ce ce Trigorine ? *(geste de hargne de Kostia)* On ne le comprend pas. Lui n'est pas bavard.

KOSTIA : C'est un homme intelligent, simple, un peu mélancolique...très honnête. Il n'a pas dépassé la trentaine de beaucoup mais il est déjà célèbre et complètement blasé. Quant à ses écrits, que t'en dire ? C'est gentil, plein de talent, mais...après Tolstoi ou Zola, comment avoir envie de lire Trigorine ?...*(la musique reprend: Valse des officiers)*

SORINE: Et bien moi, mon vieux, j'aime les écrivains. J'ai souhaité passionnément deux choses, jadis : me marier et devenir écrivain. Ça n'a marché ni d'un côté ni de l'autre... Oui...En fin de compte, n'être même qu'un petit écrivain, ce n'est sûrement pas désagréable.

KOSTIA : J'entends des pas...Je ne peux pas vivre sans elle. Même le bruit de ses pas est merveilleux. Je suis follement heureux ! Mon enchanteresse, mon rêve...

Nina entre du côté des spectateurs.

NINA: Je ne suis pas en retard ?

KOSTIA : Mais non, mais non...

NINA : J'ai été inquiète toute la journée, j'avais peur, si peur que mon père me retienne...Mais il vient de partir avec ma belle-mère. Le ciel est rouge, la lune se lève déjà. Je suis contente!

SORINE: Ces beaux yeux ont pleuré je crois, oh que c'est vilain !

NINA: Ce n'est rien... Voyez comme je suis essoufflée. Je dois repartir dans une demi-heure, il faut qu'on se dépêche, mon père ne sait pas que je suis ici.

KOSTA: Il est temps de commencer, il faut appeler les autres !

SORINE: J'irai les chercher et voilà tout. *(la musique s'arrête pour laisser Sorine fredonner à Nina:)* "si seulement vous vouliez bien m'aimer / je me jetterais tout de suite à vos pieds"... Un jour je me suis mis à chanter comme ça et le substitut du procureur m'a dit : "vous avez une voix forte, Votre Excellence"... Puis après réflexion, il a ajouté: "mais très désagréable"...

(les autres rient et applaudissent Sorine qui s'assied. La musique reprend)

NINA : Mon père et sa femme ne veulent pas que je vienne ici. Ils disent que chez vous, c'est la bohème... Ils ont peur que je devienne actrice Et moi, je me sens attirée vers le lac, comme si j'étais une mouette... Mon cœur est plein de vous.

KOSTIA : Je vous aime, Nina.

NINA: Chut...

KOSTIA : Je vous aime Nina, je vous aime Nina, je vous aime Nina... Vous avez le trac?

NINA: Oui, un trac terrible. Pas à cause de votre maman, je ne la crains pas, mais il y a Trigorine... J'ai peur et j'ai honte de jouer devant lui... C'est un écrivain célèbre... Est-il jeune ?

KOSTIA : Oui.

NINA : Que ses récits sont merveilleux !

KOSTIA: J'en sais rien, je les ai pas lus.

NINA: C'est difficile de jouer dans votre pièce. Il n'y a pas de personnages vivants.

KOSTIA: Des personnages vivants! *(la musique s'interrompt)* Il ne faut pas peindre la vie telle qu'elle est ou telle qu'elle devrait être, mais telle qu'elle nous apparaît dans nos rêves. *(reprise en écho de Chamraev puis reprise de la musique)*

NINA: Votre pièce manque d'action; on ne fait que réciter. Et puis à mon avis, il faut absolument de l'amour dans une pièce.

Kostia embrasse Nina et l'emmène derrière le théâtre. Paulina se lève et s'adresse au médecin qui courtise Arkadina dans les branchages)

PAULINA : Evgueni Sergueivitch!... Evgueni Sergueivitch!... Evgueni Sergu... Il commence à humide. Rentrez et mettez vos caoutchoucs.

DORN: Je n'ai pas froid.

PAULINA: Vous ne prenez pas soin de vous. C'est de l'entêtement. Vous, un docteur, vous savez parfaitement que l'humidité ne vous vaut rien mais vous voulez me faire souffrir. Hier vous êtes resté toute la soirée sur la terrasse, exprès pour...

DORN: "Oi tchi tchornie, oi tchi straznie, oi tchi..."

PAULINA: Vous étiez tellement excité par votre conversation avec Madame Arkadina... Vous ne remarquez pas le froid. Elle vous plaît, avouez-le ?

DORN: J'ai cinquante-cinq ans.

PAULINA : Et après ? Pour un homme, ce n'est pas la vieillesse. Vous êtes bien conservé et vous plaisez encore aux femmes.

DORN: Enfin que me voulez-vous ?

PAULINA : Devant une actrice vous êtes toujours prêts à vous prosterner. Tous!

DORN: Si la société aime les artistes et les traite autrement que les marchands, par exemple, c'est dans l'ordre des choses. C'est de l'idéalisme.

PAULINA: Les femmes vous ont toujours adoré, se sont jetées à votre cou... C'est de l'idéalisme ça aussi ?

DORN : Quand bien même ? Il y a du bon dans les sentiments de ces femmes à mon égard. En moi on apprécie avant tout l'excellent médecin. Souvenez-vous, il y a dix ou quinze ans, j'étais le seul accoucheur sérieux de notre district. Et puis j'ai toujours été honnête.

PAULINA : Mon chéri !

DORN: Chut ! Paulina.!

CHAMRAEV : Opa!

Le musicien joue et chante "spriach, derrière les barreaux", l'entrée d'Arkadina. Elle entre assise sur le fauteuil roulant de Trigorine. Sorine fredonne le refrain avec le musicien. Macha danse seule. Chamraev s'agite pour prendre la parole.

CHAMRAEV : En 1873, pendant la foire de Poltava, elle a joué d'une façon étonnante ! Un véritable enchantement ! Un jeu merveilleux ! Et sauriez-vous me dire où se trouve maintenant l'acteur comique Tchadine ? Dans le rôle de Rasplouev, il était inimitable. Supérieur à Sadovski, je vous le jure, très estimée. Qu'est-il devenu ?

ARKADINA: Vous me demandez toujours des nouvelles de personnages d'avant le déluge. Comment le saurais-je ?

CHAMAREV : Oui, ce Tchadine ! Il n'y a plus d'acteurs pareils. Irina Nikolaevna, le théâtre a baissé ! Jadis, on voyait des chênes puissants, aujourd'hui, ce ne sont plus que des souches.

DORN: Les talents exceptionnels se font rares, c'est vrai ; en revanche l'acteur moyen s'est amélioré.

CHAMRAEV : Je ne suis pas du tout de votre avis. Enfin de toutes façons, c'est une question de goût... "One apple a day keep Doctor away, Docteur Dorn" !

MEDVEDENKO: Avant que l'Europe ne soit arrivée à des résultats, l'humanité mourra suite au réchauffement des hémisphères terrestres. (*Tous regardent Sorine*)

SORINE : Dieu est bon... (*tous rient*)

MACHA : Monsieur Trigorine ?... Vous êtes toujours muet comme ça ou ça vous arrive de parler ? (*tous rient*)

ARKADINA : Mon cher fils, quand commencez-vous ?

KOSTIA : Dans un instant. Un peu de patience.

ARKADINA (*grimpée sur le théâtre de Kostia*) : "Mon fils ! Tu tournes mes yeux sur le fond se mon âme, et là je vois des taches si noires et si mordantes qu'elles ne veulent point s'effacer." (*Kostia apparaît en clown*)

KOSTIA : "Mais pourquoi as-tu cédé au vice et cherché l'amour dans l'abîme du crime ?"... Mesdames et Messieurs, on commence. Je sollicite votre attention. Je commence ! "Ombres anciennes et vénérables qui survolez la nuit ce lac, endormez-vous et faites que nous rêvions de ce qui arrivera dans deux cent mille ans".

SORINE: Dans deux cent mille ans il n'y aura rien du tout.

KOSTIA : Et bien qu'on nous montre ce rien du tout.

ARKADINA : Soit. Nous dormons.

Kostia descend et Nina monte lentement sur le théâtre.

NINA : "Les hommes, les lions, les aigles et les perdrix, les cerfs à cornes, les oies, les araignées, les poissons silencieux, les étoiles de mer et celles qu'on ne peut voir à l'œil nu, bref toutes les vies, toutes les vies, toutes les vies se sont éteintes, ayant accompli leur triste cycle... Depuis des milliers de siècles, la terre ne porte plus d'êtres vivants et cette pauvre lune allume en vain sa lanterne... Tout est froid... froid... froid... froid... Tout est désert... désert... désert... j'ai peur peur peur. Les corps des êtres vivants se sont réduits en poussière et l'éternelle matière les a transformés en pierre, en eau, ou en nuages; leurs âmes se sont fondues en une seule. L'âme universelle, c'est moi... c'est moi."

Kostia presse un ballon-bruiteur.

ARKADINA: C'est quelque chose de décadent.

KOSTIA: Maman !

NINA: "Je suis seule. Une fois tous les cent ans j'ouvre la bouche et ma voix résonne tristement dans ce désert, et personne ne m'entend. Craignant que la vie ne vous revienne, le Diable, père de la matière éternelle, opère en vous, à tout moment, l'échange des atomes; ainsi vous transformez-vous perpétuellement. Seul dans tout l'univers, l'esprit demeure immuable et constant. Tel un prisonnier jeté au fond d'un puits vide et profond, je ne sais qui je suis ni ce qui m'attend. Cependant on m'a révélé que de cette lutte opiniâtre et cruelle contre le diable, principe des forces matérielles, je sortirai vainqueur; alors matière et esprit se fondront en une harmonie parfaite, et le règne de la volonté universelle naîtra...Mais d'ici là, ce sera l'horreur, l'horreur... (*Kostia allume des feux pétillants*) C'est le diable, mon puissant adversaire, qui approche. Je vois ses yeux pourpres, terrifiants..."

ARKADINA: Ca sent le soufre, c'est exprès ?

TRIGORINE: Oui.

ARKADINA: Oui, c'est un effet...

KOSTIA: Maman!

NINA: "Le diable s'ennuie sans l'homme..."

PAULINA: Vous avez enlevé votre chapeau. Remettez-le, vous allez prendre froid.

ARKADINA: Le docteur s'est découvert devant le diable, père de la matière éternelle.

KOSTIA : La pièce est finie. Assez ! Rideau !

ARKADINA : Mais pourquoi te fâches-tu ?

KOSTIA: Assez ! Rideau ! Je vous demande pardon : J'avais oublié que seuls quelques élus avaient le droit d'écrire des pièces et de jouer la comédie. Je n'ai pas respecté le monopole ! Je...Je...(*Kostia disparaît avec Nina.*)

ARKADINA: Qu'est-ce qui lui prend ?

SORINE: Irina, ma petite, on ne traite pas ainsi un jeune amour-propre.

ARKADINA: Mais qu'ai-je fait ?

SORINE: Tu l'as vexé.

ARKADINA : Mais lui-même nous avait prévenus qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Je l'ai prise ainsi.

SORINE: Tout de même...

ARKADINA: Alors, il s'agirait d'une grande œuvre ! Voyez-moi ça ! Il n'a donc pas organisé ce spectacle parfumé au soufre pour nous amuser, mais pour faire une démonstration ? Nous apprendre comment il faut écrire des pièces et ce qu'il faut jouer ? Cela devient ennuyeux à la

fin ! Ces attaques continuelles, ces coups d'épingle, que voulez-vous, je commence à en avoir assez ! C'est un garçon capricieux, plein d'orgueil.

SORINE: Il voulait te faire plaisir.

ARKADINA: Vraiment ? Alors pourquoi ne pas choisir une pièce ordinaire, au lieu de nous régaler de ce délire décadent ? je veux bien écouter délirer quand il s'agit d'une plaisanterie ; mais cette prétention à des formes nouvelles, à une nouvelle ère artistique, merci!

TRIGORINE: Chacun écrit comme il veut et comme il peut.

ARKADINA: Qu'il écrive donc comme il veut et comme il peut mais qu'il me laisse tranquille.

DORN: Jupiter, tu te fâches...

ARKADINA: je en suis pas Jupiter, je suis une femme. Je ne me fâche pas, mais c'est triste de voir un jeune homme passer son temps d'une façon aussi ennuyeuse. Je ne voulais pas l'offenser.

MEDVEDENKO (*grimpé sur le théâtre de Kostia, furieux*) Nul n'a le droit de séparer l'esprit de la matière, car rien ne prouve que l'esprit lui-même n'est pas composé d'atomes de matière. On ferait mieux, tenez, de décrire et de représenter au théâtre la vie des instituteurs. Notre sort est dur, très dur ! (*Chanson: Lettre à ma mère*)

ARKADINA : Tout cela est vrai, mais ne parlons plus de théâtre ni d'atomes. La soirée est si agréable ! Entendez-vous chanter ? Comme c'est beau !

PAULINA: C'est sur l'autre rive.

ARKADINA : Asseyez-vous tous près de moi. Il y a dix ou quinze ans, presque toutes les nuits, sur les bords de ce lac, on entendait de la musique et des chants. Que e rires, de bruit, de coups de fusil, et que e romans d'amour ! Le jeune premier et l'idole de ces lieux était alors le docteur Evgueni Sergueevitch, je vous le recommande. (*Dorn salue; on l'applaudit*) Il est toujours charmant mais à l'époque il était irrésistible...

Paulina pleure. Arkadina dit : "Paulina". Chamraev tape du pied.

ARKADINA: Ah! Ma conscience commence à me tourmenter. Pourquoi ai-je vexé mon pauvre garçon ? Je ne suis pas tranquille ! Kostia ! Mon fils ! Kostia !

MACHA: Je vais aller le chercher.

ARKADINA: Oui, je vous en prie ma chère.

MACHA: Hou-hou ! Constantin Gavrilovitch! Hou-hou!

NINA: On ne continue sans doute pas, alors je sors. Bonsoir !

SORINE: Bravo ! Bravo !

ARKADINA: Bravo ! Bravo ! Nous avons tous admirée. Avec votre physique, votre belle voix, c'est monstrueux de rester à la campagne. Vous avez certainement du talent. Vous m'entendez ? Il faut que vous fassiez du théâtre.

NINA: Oh! C'est mon rêve ! Mais il ne se réalisera jamais.

ARKADINA: Qui sait ? A propos, permettez-moi de vous présenter Boris Alexévitch Trigorine.

NINA: Ah! Je suis très heureuse...Je suis votre fidèle lectrice.

ARKADINA: Ne vous troublez pas, ma chère. C'est un homme célèbre, mais il a une âme simple. Voyez comme il est gêné lui-même.

NINA: N'est-ce pas que cette pièce est étrange ?

TRIGORINE : Je n'y ai rien compris, mais j'ai pris plaisir à la regarder. Vous jouiez avec une telle sincérité. Et le décor était magnifique. Il doit y avoir beaucoup de poissons dans ce lac ?

NINA: Oui.

TRIGORINE: J'aime la pêche! Je ne connais pas de plus grand plaisir que de m'installer le soir au bord de l'eau et de surveiller mon bouchon.

NINA: Mais je crois que pour celui qui a éprouvé les délices de la création, il n'existe pas d'autres joies...

ARKADINA: Mais ne lui parlez pas ainsi... Quand il entend d'aussi belles phrases, il est prêt à rentrer sous terre.

CHAMRAEV: Un soir, je me souviens, à l'Opéra de Moscou, le célèbre Silva lança son ut le plus grave. Je ne sais par quel hasard, l'un de nos chantres du Synode se trouvait là, au poulailler ; et brusquement -imaginez notre stupeur- sa voix retentit, là-haut : "Bravo Silva!", encore une octave plus bas. Comme ça : "Bravo Silva !" ...Le théâtre en est resté baba.
(*silence*)

DORN: Un ange passe.

NINA: Il est temps de partir. Adieu.

ARKADINA: Comment ? Pourquoi si tôt ? Nous ne vous laisserons pas...

NINA: Papa m'attend.

ARKADINA: Qu'il est méchant ce papa ! Rien à faire ? Mais c'est vraiment dommage !

NINA: Si vous saviez ce qu'il m'en coûte de partir...

ARKADINA: Quelqu'un devrait vous accompagner mon petit.

NINA: Oh non ! Non !

SORINE: Restez encore !

NINA: Je ne peux pas, Monsieur Sorine !

SORINE: Restez encore une petite heure et voilà tout. Qu'est-ce que ça peut faire ?

NINA: C'est impossible.

ARKADINA: Au fond, cette jeune fille est bien malheureuse. Il paraît que sa mère a donné toute son énorme fortune à son mari, jusqu'au dernier Kopeck, et maintenant cette petite n'a rien, son père ayant déjà tout légué à sa seconde femme. C'est révoltant.

DORN: Oui, son papa est un beau salaud, il faut lui rendre cette justice.

SORINE: Il faut nous retirer aussi, mes amis; l'humidité pénètre. J'ai mal aux jambes.

ARKADINA: C'est bon, viens, misérable vieillard.

CHAMRAEV (*à Paulina*): Madame ? Paulina ? Paulia !

SORINE: j'entends encore ce chien qui hurle. Je vous en prie Chamraev, dites qu'on le détache !

CHAMRAEV: Couché! Impossible Monsieur Sorine...Des voleurs pourraient pénétrer dans la grange où j'ai fait emmagasiner du millet. (*à sa femme:*)Hein ! D'une octave plus bas : "Bravo Silva !" ...Et c'était pas un chanteur; un simple chantre du Synode.

MEDVEDENKO: Et combien ça touche un chantre du Synode ?

CHAMRAEV: Ah !... (*Chanson "Ne demande pas". Dorn se lève et vient chercher l'échelle pour la fixer au théâtre. Paulina se lève pour pleurer dans un coin. Medvedenko la prend dans ses bras.*)

DORN: Je n'y comprends peut-être rien ou je suis devenu fou, je ne sais pas, mais cette pièce m'a plu. Il y a là quelque chose...Quand cette petite fille parlait de sa solitude, mes mains ont tremblé d'émotion. C'est frais, c'est naïf...Kostia...J'ai envie de lui dire beaucoup de choses agréables.

KOSTIA: Ils sont tous partis ?

DORN: Moi je suis là.

KOSTIA: Macha me cherche dans tout le parc. Insupportable créature !

DORN: Kostia...Votre pièce m'a énormément plu. Elle est un peu étrange, je n'en connais pas la fin, et pourtant elle m'a fait une forte impression. Vous avez du talent. Il faut persévérer. Diable, que vous êtes nerveux. Vous avez des larmes aux yeux ! Je voulais vous dire ceci :vous avez choisi votre sujet dans le domaine des idées abstraites, et vous avez bien fait; une

œuvre d'art doit partir d'une grand idée. N'est beau que ce qui est grave. Mais comme vous êtes pale !

KOSTIA: Ainsi vous croyez que je dois continuer ?

DORN: Oui...Mais vous ne devez peindre que l'important, l'éternel. Vous savez que j'ai eu une vie variée, agréable, j'en suis satisfait, mais si jamais j'avais éprouvé l'élan spirituel que les artistes connaissent pendant la création, il me semble que j'aurais méprisé mon enveloppe matérielle et tout ce qui la concerne, et je me serais envolé loin, bien loin de cette terre.

NINA: Je vous demande pardon...Où est Nina ?

DORN: Autre chose : dans toute œuvre il doit y avoir une idée clairement définie. Vous devez savoir pourquoi vous écrivez, sinon, à suivre cette voie pittoresque sans but précis, vous vous égarerez, et votre talent vous perdra.

KOSTIA: Où est Nina ?

DORN: Elle est rentrée chez elle.

KOSTIA: Alors que faire ? Je veux la voir...Il faut absolument...J'irai chez elle.

DORN: Du calme mon ami.

KOSTIA: J'irai en dépit de tout. Il faut que j'y aille.

MACHA: Rentrez à la maison, Constantin Gavrilovitch. Votre maman vous attend. Elle s'inquiète.

KOSTIA: Dites-lui que je suis parti. Et je vous en prie, tous, laissez-moi tranquille ! Laissez-moi ! Ne me suivez pas !

DORN: Voyons, voyons mon cher...Il faut vous calmer...Ce n'est pas bien.

KOSTIA: Adieu Docteur. Merci. (*Kostia va près du musicien qui improvise une musique*)

DORN: Ah! Jeunesse, jeunesse!

MACHA: Quand on ne sait plus quoi dire, on soupire ah jeunesse jeunesse. (*elle boit*)

DORN: C'est dégoûtant ! je crois qu'on fait de la musique à la maison. Il faut y aller.

MACHA: Attendez.

DORN: Quoi ?

MACHA: Je voudrais vous dire encore...Je voudrais vous parler...Je n'aime pas mon père mais vous...De toute mon âme, je sens que vous m'êtes proche, je ne sais pourquoi. Vous devez m'aider. Aidez-moi sinon je vais faire une bêtise, je vais faire fi de ma vie, je vais la gâcher...Je n'en peux plus...

DORN: Pourquoi ?

MACHA: Je souffre. Personne, personne ne connaît mes souffrances...J'aime Constantin.

DORN: Comme ils sont tous nerveux ! Comme ils sont nerveux ! Et que d'amour...Oh lac magique ! (*la musique s'arrête*) Mais que puis-je faire mon enfant ? Que puis-je faire ? Quoi ?

Chanson "Derrière les nuages". Changement de l'espace.

ACTE II

L'espace est toujours un extérieur. Le théâtre a un peu reculé. Macha est juchée dessus avec des lunettes de soleil. Elle tient un bout du rideau de théâtre pour couper le plateau en deux afin de faire un filet de badminton. Medvedenko tient l'autre bout à l'avant-scène. Dorn et Arkadina jouent au badminton. Nina ramasse les balles. Le musicien improvise.

ARKADINA: Macha chérie... Vous avez vingt-deux ans, et moi presque le double. Docteur, laquelle de nous deux paraît la plus jeune ?

DORN: Vous, bien entendu.

ARKADINA: Vous voyez bien ? Et pourquoi ? Parce que je travaille; je réagis, je suis toujours en mouvement, et vous, vous restez toujours plantée là, vous ne vivez pas... Et puis j'ai pour principe de ne pas interroger l'avenir? Je ne pense jamais ni à la vieillesse ni à la mort. On n'échappe pas à l'inévitable. *(La musique s'arrête)*

MACHA: Et moi j'ai l'impression d'être née depuis longtemps, très longtemps... De traîner ma vie comme une lourde queue de robe qui n'en finirait pas. Souvent je n'ai pas la moindre envie de vivre. Bien sur ce sont des bêtises. Il faudrait me secouer, me débarrasser de tout cela.

DORN: Otchi tchornié, otchi graznié, otchi gourn...

ARKADINA: Et puis, je suis correcte comme un anglais. Je suis toujours tirée à quatre épingles, toujours habillée et coiffée convenablement, ma chère. Est-ce que je me permettrais de sortir, ne fut-ce qu'au jardin, en robe de chambre ou dépeignée ? Jamais de la vie. Je me suis bien conservée, parce que je n'ai jamais été une traîne-savates, je en me suis jamais laissée aller comme tant d'autres. Regardez-moi : une poulette... Je pourrais jouer une gamine de quinze ans. *(Elle saute et bondit, à la limite de l'épuisement. Silence, puis chanson "Les sentiers". Sorine entre avec une balle. Dorn et Arkadina s'asseyent et lisent. Medvedenko ramasse le rideau du théâtre et serre Sorine dans ses bras.)*

SORINE: Alors ? Il y a de la joie aujourd'hui ? Nous vola gais, pour une fois ? Nina... Une bonne nouvelle, votre père et votre belle-mère sont partis pour Tver, et nous serons entièrement libres pendant trois jours.

NINA: Que je suis heureuse ! Maintenant je suis toute à vous.

DORN: Hmm...

SORINE: Elle est mignonne aujourd'hui.

ARKADINA: Élégante, intéressante... voilà qui est bien. Mais il ne faut pas lui faire trop de compliments ça porte malheur. Où est Trigorine ?

NINA: Il pêche près de la cabine de bains.

ARKADINA: Comment n'en a-t-il pas assez ?

NINA: Que lisez-vous ?

ARKADINA: Mon cœur est angoissé. Dites-moi, qu'est-il arrivé à mon fils ? Pourquoi est-il si triste, si soucieux ? Il passe des journées entières sur le lac, je ne le vois presque plus.

MACHA: Il n'est pas heureux. Je vous en prie, récitez-nous un passage de sa pièce.

NINA: Vous le voulez vraiment ? Ce n'est pas intéressant du tout !

MACHA: Quand il récite quelque chose, ses yeux brillent, son visage pâlit. Il a une voix belle et triste, il a les manières d'un poète...

NINA: "Les hommes, les lions, les aigles et les perdrix..."

DORN (*à Sorine*): Bonne nuit !

ARKADINA: Petroucha !

SORINE: Hein ?

ARKADINA: Tu dors ?

SORINE: Pas du tout.

ARKADINA: Tu ne te soignes pas, mon frère, c'est très mal.

SORINE: Me soigner ? je en demande pas mieux. C'est le docteur qui ne veut pas.

DORN: Vous soigner, à soixante ans !

SORINE: Même à soixante ans, on a envie de vivre.

DORN: Eh, prenez donc du valérianate !

ARKADINA: Et s'il allait faire une cure thermale quelque part ?

DORN: Pourquoi pas ? Il pourrait y aller comme il pourrait ne pas y aller.

ARKADINA: Comprenne qui pourra.

DORN: Il n'y a rien à comprendre. C'est tout clair.

MEDVEDENKO: Monsieur Sorine ne devrait plus fumer.

SORINE: Bêtises !

MEDVEDENKO: Non, ce ne sont pas des bêtises. Le vin et le tabac dépersonnalisent l'homme. Après un cigare et un petit verre de vodka, vous n'êtes plus Piotr Nikolaevitch mais

quelqu'un d'autre; votre moi devient vague et vous vous traitez comme une troisième personne, comme un "lui".

SORINE: Cela vous va bien de raisonner. Vous avez eu une vie intéressante vous, mais moi ? j'ai travaillé pendant vingt-huit ans dans l'administration de la justice, mais je n'ai pas encore vécu. En fin de compte, il ne m'est rien arrivé du tout, et j'ai soif de vivre, c'est compréhensible. Vous êtes indifférent et repu, alors vive la philosophie, n'est-ce pas ? Mais moi je voudrais vivre, c'est pourquoi je bois du xérès à table et fume des cigares et ainsi de suite. Et voilà tout.

DORN: Il faut considérer la vie avec sérieux. Mais se soigner à soixante ans, regretter d'avoir trop peu joui de sa jeunesse, excusez-moi, c'est de la légèreté d'esprit.

MACHA: je crois qu'il est temps d'aller déjeuner. J'ai des fourmis dans les jambes.

Elle se lève de son perchoir et retombe. Chanson "Adieu" pendant laquelle elle descend. Elle trébuche à nouveau. Medvedenko ramasse sa fiole et la lui rend, puis il pleure.

DORN: Avant de se mettre à table, elle s'enverra deux petits verres.

SORINE: La pauvre ne connaît pas de bonheur personnel.

DORN: Des balivernes, Votre Excellence.

SORINE: Vous raisonnez comme un homme rassasié.

ARKADINA: Quoi de plus ennuyeux que ce charmant ennui campagnard ? Il fait chaud, tout est calme, on ne fait rien, chacun raisonne... On est bien avec vous mes amis, il est agréable de vous écouter... Mais rester dans sa chambre d'hôtel et étudier un rôle, c'est tellement mieux!

NINA: Merveilleux ! Comme je vous comprends !

SORINE: Bien sur en ville on est mieux ! On est assis dans son bureau, le domestique ne laisse entrer personne sans annoncer, il y a le téléphone... des fiacres dans la rue, et ainsi de suite.

DORN: Otchi tchornié, otchi straznié, otchi gournié...

CHAMAREV: Bonne journée ! très heureux de vous voir en bonne santé. Ma femme vient de me dire que vous aviez toutes les deux l'intention d'aller en ville aujourd'hui. Est-ce vrai ?

ARKADINA: Mais oui.

CHAMAREV: (*bordée de jurons en russe*) ... C'est parfait ! Mais comment comptez-vous y aller, très estimée ? Nous faisons rentrer le blé, tous les ouvriers sont occupés. Et quels chevaux prendrez-vous ? Permettez-moi de vous le demander.

ARKADINA: Quels chevaux ? Comment le saurais-je, moi ?

SORINE: Nous avons bien des chevaux de maître ?

CHAMRAEV: Des chevaux de maître ? Et où voulez-vous que je trouve des colliers ? Où ? C'est étonnant ! Inimaginable ! Chère Irina Nikolaevna Arkadina, je vénère votre talent, je suis prêt à donner dix ans de ma vie pour vous, mais quant à vous donner des chevaux, c'est impossible.

ARKADINA: mais si je dois aller en ville ? C'est étrange à la fin.

CHAMRAEV: Très estimée ! Une exploitation agricole, vous savez ce que c'est ?

ARKADINA: Toujours la même rengaine ! En ce cas, je pars aujourd'hui même pour Moscou. Veuillez me faire louer des chevaux au village, sinon j'irai à la gare à pied.

CHAMRAEV: En ce cas, je donne ma démission. Cherchez un autre régisseur.

ARKADINA: Tous les ans c'est la même histoire, tous les ans on m'insulte chez vous ! Je n'y remettraï plus les pieds !

SORINE: Quelle insolence ! J'en ai assez à la fin : qu'on amène immédiatement tous les chevaux ici !

NINA: Refuser quelque chose à Irina Nikolaevna, à une artiste célèbre ! Son moindre désir, son caprice même, n'ont-ils pas plus d'importance que toute cette propriété ? C'est inconcevable !

PAULINA: Mettez-vous à ma place. Qu'y puis-je ?

SORINE: Allons trouver ma sœur... Nous la supplierons tous de ne pas partir, n'est-ce pas ? Quel homme insupportable ! Un tyran !

NINA: Oh comme cela est affreux !

SORINE : Oui c'est affreux. Mais il ne partira pas. Je vais lui parler.

Musique "Le silence".

DORN: Que ces gens sont ennuyeux ! A vrai dire, il faudrait chasser votre mari à coups de pied, mais tout finira par des excuses que vont lui présenter cette vieille chiffé de Piotr Nikolaevitch et sa sœur. Vous allez voir !

PAULINA: Il a envoyé aux champs tous les chevaux, même les chevaux d'attelage. Tous les jours, il y a des malentendus. Si vous saviez comme cela m'énerve ! J'en suis malade ; j'en tremble, tenez... je ne peux pas supporter sa brutalité. Evgueni mon chéri, mon bien-aimé, emmenez-moi chez vous... Le temps passe, nous ne sommes plus jeunes; si nous pouvions au moins, au déclin de notre vie ne plus nous cacher, ne plus mentir...

DORN: J'ai cinquante-cinq ans; il est trop tard pour changer de vie.

PAULINA: Je sais, vous refusez parce qu'il n'y a pas que moi, bien d'autres femmes vous sont chères. Vous ne pouvez pas les prendre toutes chez vous. Je le comprends parfaitement. (*elle a le poing levé. La musique s'arrête. Le poing s'abaisse : retour au calme et reprise de la musique.*) Pardonnez-moi : je vous ennuie.

DORN: Mais non...

PAULINA: La jalousie me torture. Vous êtes docteur, vous ne pouvez pas fuir les femmes, bien sur. Je le comprends...

Nina court et apporte un bouquet de fleurs

DORN: Que se passe t-il là-bas ?

NINA: Madame Arkadina pleure et son frère a une crise d'asthme.

DORN: Il va falloir leur administrer du valérianate.

NINA: Voici des fleurs pour vous.

DORN: Oh merci.

PAULINA: Quelles fleurs charmantes ! Donnez-moi ces fleurs ! Donnez-moi ces fleurs !

Dorn s'approche, l'embrasse à peine et repart avec ses fleurs

NINA: Comme c'est étrange de voir pleurer une actrice célèbre, et pour une raison pareille ! Et qu'un écrivain connu, l'idole du public, dont on parle dans les journaux, dont on vend les portraits, dont les œuvres sont traduites à l'étranger, passe ses journées à pêcher et se réjouisse quand il a pris deux goujons, comme c'est étrange ! Je croyais que les gens célèbres étaient fiers, inaccessibles, qu'ils méprisaient la foule grâce à leur gloire et à l'éclat de leur nom. Mais non... Je les vois pleurer, aller à la pêche, jouer aux cartes, rire et se fâcher, comme tout le monde... (*la musique s'arrête*)

KOSTIA: Vous êtes seule ?

NINA: Oui. (*Kostia est hagard, peint en rouge, une mouette morte à la main*)

NINA: Qu'est-ce que ça veut dire ?

KOSTIA: J'ai eu la bassesse de tuer cette mouette aujourd'hui. Je la dépose à vos pieds.

NINA: Qu'avez-vous ?

KOSTIA: Je me tuerai bientôt de la même manière.

NINA: Je ne vous reconnais plus.

KOSTIA: Oui, depuis que j'ai cessé de vous reconnaître. Vous n'êtes plus le même envers moi; votre regard est froid, ma présence vous gêne.

NINA: Vous êtes devenu irritable. Vous vous exprimez d'une manière bizarre, à l'aide de symboles. Cette mouette en est un, probablement, mais excusez-moi, je ne le comprends pas...Je suis trop simple pour vous comprendre.

KOSTIA: Tout a commencé le soir où ma pièce a si stupidement échoué. Les femmes ne pardonnent pas l'insuccès. J'ai brûlé tout, jusqu'au dernier bout du manuscrit. Si vous saviez comme je suis malheureux! Votre froideur à mon égard est horrible, incroyable; comme si, en me réveillant, j'avais vu ce lac asséché, l'eau aspirée par la terre. Vous venez de dire que vous étiez trop simple pour me comprendre ? Qu'y a-t-il à comprendre ? Ma pièce a déplu et vous méprisez mon inspiration, vous me rangez parmi les gens ordinaires, nuls, comme il y en a tant. C'est comme si un clou s'enfonçait dans mon cerveau, et je le maudis ce cerveau, comme cet amour-propre qui me ronge...Mais le voilà le véritable talent : l'écrivain!...Ce soleil ne vous a pas encore atteint mais déjà vous souriez, vos regards fondent sous ses rayons. Je en veux pas vous déranger.

Il sort. Impro musicale.

TRIGORINE: Elle fume et boit de la vodka...Toujours vêtue de noir...L'instituteur l'aime...

NINA: Bonjour Monsieur Trigorine.

TRIGORINE: Bonjour. Il paraît que des circonstances imprévues nous obligent à partir aujourd'hui. Nous ne nous reverrons peut-être jamais. C'est dommage. Je n'ai pas souvent l'occasion de rencontrer une jeune fille aussi intéressante...*(Il lui adresse un large sourire. La musique s'arrête)*. Moi-même j'ai oublié, j'ai du mal à me représenter exactement comment on est à dix-huit...dix-neuf ans?...C'est pourquoi les jeunes filles paraissent fréquemment artificielles dans mes récits. J'aurais voulu être dans votre peau ne fut-ce qu'une heure, pour savoir ce que vous pensez et quel genre d'oiseau vous êtes.

NINA: Et moi, je voudrais être à votre place.

TRIGORINE: Pourquoi ?

NINA: Pour savoir ce que ressent un grand et célèbre écrivain. Quelle impression vous fait votre gloire ?

TRIGORINE: Quelle impression ? Mais aucune, je suppose. Je n'y ai jamais pensé. De deux choses l'une : ou bien vous exagérez ma célébrité, ou bien elle ne produit aucun effet sur moi.

NINA: Mais quand on parle de vous dans les journaux ?

TRIGORINE: Si l'on dit du bien de moi, c'est agréable; si l'on m'éreinte, je suis de mauvaise humeur pendant deux jours.

NINA: Un monde merveilleux! Si vous saviez comme je vous envie! Le sort des êtres est si différent. Les uns traînent péniblement une existence ennuyeuse et morne, ils se ressemblent tous, ils sont tous malheureux ; à d'autres, comme à vous, par exemple, vous êtes un pour un million, le sort a donné une vie intéressante, lumineuse, pleine de sens...Vous êtes un homme heureux...

TRIGORINE: Moi ? Pour moi ces belles paroles sont, excusez-moi, comme de la marmelade et je n'en mange jamais. Vous êtes très jeune, et très bonne.

NINA: Votre vie est si belle!

TRIGORINE: Qu'a-t-elle de particulièrement beau ?...Je dois aller travailler...Excusez-moi, je n'ai pas le temps...Vous avez écrasé mon cor le plus sensible, comme on dit, et voilà que je commence à m'agiter, à me fâcher un peu. Soit, parlons-en, parlons de ma vie belle et lumineuse. ...Par où commencer ?...Il existe des idées fixes, ainsi par exemple, il y a des gens qui ne peuvent s'empêcher de penser à la lune nuit et jour ; eh bien, chacun sa lune...La mienne, c'est jour et nuit cette pensée obsédante : tu dois écrire, tu dois écrire, tu dois...Un récit à peine terminé, il faut on ne sait pourquoi que j'en commence un autre, puis un troisième, puis un quatrième...J'écris sans arrêt, comme si je courais la poste, et pas moyen de faire autrement. Qu'y a-t-il là de beau et de lumineux, je vous le demande ? Oh, quelle vie absurde!...Me voilà seul avec vous, je suis ému, et pourtant, à chaque instant, je me dis qu'une nouvelle restée inachevée, m'attend. Je vois un nuage dont la forme rappelle celle d'une piano ; je pense aussitôt qu'il faudra mentionner quelque part un nuage qui ressemble à un piano. On sent une odeur d'héliotrope ; je empresse de noter : odeur sucrée, couleur de deuil, à évoquer dans la description d'un soir d'été. A chaque phrase, à chaque mot, je vous épie, comme je m'épie moi-même, et je me dépêche de serrer ces phrases et ces mots dans mon garde-manger littéraire. Qui sait ? Cela pourrait servir. Le travail fini, je cours au théâtre, je vais à la pêche, belle occasion de me détendre, d'oublier. Pensez-vous! Déjà, dans ma tête, remue un nouveau sujet, lourd boulet de fonte, et je me sens poussé vers ma table, et j'ai hâte d'écrire et d'écrire encore. Et c'est toujours, toujours ainsi, et je me prive moi-même de repos, et je sens que je dévore ma propre vie, que pour ce miel que je donne Dieu sait à qui, j'enlève le pollen de mes plus belles fleurs, j'arrache jusqu'aux fleurs et j'en piétine les racines. Peut-être suis-je fou ? Est-ce que mes amis et connaissances me traitent comme un être normal ? "Qu'écrivez-vous ? Qu'allez-vous nous donner ?" ...J'ai parfois peur qu'un beau jour on ne me surprenne par derrière, qu'on se saisisse de moi et aille, à l'asile...Savez-vous qu'autrefois, quand je débutais, le métier d'écrivain était pour moi un véritable calvaire ? Un petit écrivain, surtout quand il n'a pas de chance, se croit malhabile, gauche, inutile ; ses nerfs sont tendus, usés ; irrésistiblement attiré par les gens qui s'occupent de littérature ou d'art, il tourne autour d'eux, inaperçu, méconnu, et comme un joueur passionné qui n'aurait pas un sou, il n'ose pas regarder les autres en face, il a peur. Je ne connaissais pas mon lecteur, mais je ne sais pourquoi je l'imaginai inamical, méfiant. Je redoutais le public, il m'épouvantait et quand je faisais jouer une nouvelle pièce, il me semblait que tous les hommes bruns m'étaient hostiles et tous les blonds d'une indifférence glaciale. Oh, c'était horrible. Quelle souffrance!

NINA: Mais voyons, ne devez-vous pas à l'inspiration et à l'acte de la création des moments lumineux, sublimes ?

TRIGORINE: Oui. Il est agréable d'écrire. Mais l'œuvre à peine parue je la trouve détestable, non ce n'est plus ça du tout, c'est une erreur, j'aurais mieux fait de ne pas l'écrire...et je suis dépité, déprimé. Quant au public il dit "oui...c'est gentil, mais cela ne vaut pas Tolstoi" ou encore "c'est une œuvre charmante mais Père et Fils de Tourgueniev, c'est autre chose"...Ainsi, jusqu'à la fin de mes jours, tout ce que je ferai sera gentil et plein de talent, mais sans plus. Après ma mort, en passant devant ma tombe, mes amis diront : "Ci-gît Trigorine. C'était un bon écrivain, mais il écrivait moins bien que Tourgueniev."

NINA: Excusez-moi, je renonce à vous comprendre. Vous êtes tout simplement gâté par le succès.

TRIGORINE: Quel succès ? Je ne me suis jamais plus à moi-même. En tant qu'écrivain, je ne m'aime pas. Le pire, c'est que je suis comme enivré et souvent je ne comprends pas ce que j'écris...J'aime cette eau, ces arbres, ce ciel, je sens la nature, elle éveille en moi une passion, un désir d'écrire irrésistible. Mais je ne suis pas que paysagiste, je suis aussi citoyen ; et je sais que mon devoir d'écrivain est de parler du peuple, de ses souffrances, de son avenir, de la science, des droits de l'homme etc...J'en parle parce qu'on me presse de tous cotés, qu'on s'irrite contre moi...Alors la vie et la science vont de l'avant tandis que je reste en arrière, comme un moujik qui a raté son train. En fin de compte, je sens que peindre le paysage, c'est bien tout ce que je sais faire, et que pour le reste, je suis faux, faux jusqu'à la moelle des os.

NINA: Vous êtes surmené et vous n'avez ni le temps ni l'envie de prendre conscience de votre propre valeur. Vous n'êtes pas content de vous ? Soit, mais aux yeux des autres, vous êtes grand et sublime. Si j'étais un écrivain tel que vous, je donnerais ma vie à la foule, sans oublier que le bonheur de cette foule, le seul, c'est de s'élever jusqu'à moi ; elle me porterait sur un char!

TRIGORINE: Sur n char, allons donc! Suis-je Agamemnon ?

NINA: Etre romancière! Etre artiste! Pour mériter ce bonheur, je supporterais le manque d'affection de mes proches, la misère, les déceptions, je vivrais dans un grenier et ne mangerais que du pain noir ; je souffrirais de mes défauts, de mes imperfections, mais en revanche, j'exigerais de la gloire...de l'authentique et retentissante gloire.

(La musique reprend: chanson de l'aviateur)

La tête me tourne...

ARKADINA: Boris Alexeevitch!

TRIGORINE: On m'appelle...C'est sans doute pour faire mes bagages. Je n'ai pas envie de partir. Quel paradis! On est bien ici...

NINA: Voyez-vous cette maison et ce jardin sur l'autre rive ?

TRIGORINE: Oui.

NINA: C'est la propriété de ma mère qui est morte. C'est là que je suis née. J'ai passé toute ma vie sur les bords de ce lac, j'en connais le moindre îlot.

TRIGORINE: Comme on est bien ici !...Qu'est-ce que c'est ? *(la musique s'arrête)*

NINA: Une mouette que Constantin Gavriloitch a tuée.

TRIGORINE: Vraiment je n'ai aucune envie de partir. Si vous pouviez persuader Irina de rester encore! *(Il repose la mouette. La musique reprend)*

NINA: Qu'écrivez-vous ?

TRIGORINE: Ce n'est rien...Un sujet qui me vient à l'esprit. Celui d'un petit conte : au bord d'un lac vit depuis son enfance une jeune fille...telle que vous. Elle aime ce lac comme une mouette, comme une mouette elle est heureuse et libre. Mais un homme arrive, par hasard, et pour...passer le temps...la fait périr, comme on a fait périr cette mouette.

ARKADINA: Boris Alexeevitch, où êtes-vous ?

TRIGORINE: J'arrive. Qu'y a-t-il ?

ARKADINA: Nous restons.

NINA: Un rêve!

Chanson "Gari Gari" et changement de l'espace.

ACTE III

L'espace est intérieur. Un tapis et des valises au centre. A la fin de "Gari Gari", les acteurs se lancent un "da volna" et applaudissent le musicien. Il s'assied et joue en sous-texte une improvisation à la guitare. Macha et Trigorine boivent.

MACHA: Je vous raconte ça parce que vous êtes écrivain. Vous pourrez en profiter. Je vous le dis en toute franchise : s'il s'était blessé grièvement, je ne lui aurais pas survécu une minute. Et pourtant je suis courageuse : voilà, j'ai pris une décision, j'arracherai cet amour de mon cœur, avec les racines.

TRIGORINE: Comment cela ?

MACHA: En me mariant avec Medvedenko.

TRIGORINE: L'instituteur ?

MACHA: Oui.

TRIGORINE: Je n'en vois pas la nécessité.

MACHA: Aimer sans espoir, attendre on ne sait quoi des années entières ?... Une fois mariée je ne penserai plus à l'amour : les nouveaux soucis chasseront les anciens. Et puis vous comprenez, ce sera un changement. Allez on remet ça ?

TRIGORINE: Ce ne sera pas un peu trop ?

MACHA: Pensez-vous! (*Elle boit plusieurs verres d'affilée*) ne me regardez pas comme ça. Les femmes boivent plus souvent que vous ne pensez. Beaucoup boivent en cachette, quelques unes comme moi, ouvertement. Oui... Et toujours de la vodka ou du cognac. A la bonne votre! Vous êtes un homme simple ; quel dommage que vous nous quittiez.

TRIGORINE: Je n'ai pas envie de partir, moi non plus.

MACHA: Demandez-lui donc de rester.

TRIGORINE: Non, c'est trop tard. Son fils se conduit sans le moindre tact. Tantôt il a voulu se tuer et maintenant il aurait l'intention de me provoquer en duel... Pourquoi cela ?... Il boude, il affiche son mépris, il prêche des formes nouvelles... Mais il y a assez de place pour tout le monde, les anciens et les nouveaux. A quoi bon se bousculer ?

MACHA: La jalousie y est aussi pour quelque chose... Enfin bon, ça ne me regarde pas... Mon instituteur ne brille pas par l'esprit mais c'est un brave homme. Il est pauvre et il m'aime beaucoup. Moi je le plains. Et je plains aussi sa vieille mère. Et bien permettez-moi de vous souhaiter bonne chance. Ne gardez pas un trop mauvais souvenir de moi. Je vous suis bien reconnaissante de votre amitié. Envoyez-moi vos livres, avec une dédicace, j'y tien absolument. Mais ne mettez pas "à la très estimée", non, simplement, "à Macha, fille sans parents, inutile sur cette terre". Adieu.

NINA: Pair ou impair ?

TRIGORINE: Pair ! (*La musique s'arrête*)

NINA: Non!...Je n'ai qu'un seul petit pois dans la main...Je voulais savoir : dois-je devenir actrice ou non ? Si quelqu'un pouvait me conseiller!

TRIGORINE: Personne ne peut vous donner de conseils en cette matière.

NINA: Nous allons nous séparer...Peut-être pour toujours...Je vous en prie...Acceptez ce petit médaillon en souvenir de moi. J'y ai fait graver vos initiales et de l'autre coté le titre de votre livre : "Les jours et les nuits".

TRIGORINE: Comme c'est gracieux. Un charmant cadeau!...

NINA: Pensez à moi quelquefois.

TRIGORINE: Je ne vous oublierai pas... Je me souviendrai de vous, en robe blanche, par cette journée lumineuse, vous rappelez-vous, il y a une semaine, nous bavardions. Il y avait une mouette blanche. (*Impro musicale*)

NINA: Oui, une mouette...Nous ne pouvons plus parler, quelqu'un vient...Avant de partir, accordez-moi deux minutes, je vous en supplie...

ARKADINA(*à Sorine*) Tu ferais mieux de rester à la maison, mon vieux. Est-ce raisonnable d'aller faire des visites avec tes rhumatismes ? (*La musique s'arrête. Arkadina s'adresse à Trigorine*) Qui est-ce qui vient de sortir ? Nina ?

TRIGORINE: Oui.

ARKADINA: Pardon, nous vous avons dérangés. Je crois que tout est emballé, je n'en peux plus.

TRIGORINE : "Les jours et les nuits", page 121, lignes 11 et 12...Qu'y a-t-il donc dans ces lignes ? Vous avez bien mes livres ici ?

ARKADINA: Oui, dans le bureau de mon frère, dans la bibliothèque qui fait le coin.

TRIGORINE: Page 121...

ARKADINA: Vraiment Petroucha, tu ferais mieux de rester.

SORINE: Vous autres partis, ça me serait trop pénible.

ARKADINA: Et en ville, que vas-tu faire ?

SORINE: Rien d'extraordinaire mais tout de même...J'ai envie de sortir ne serait-ce que quelques heures de cette vie de poisson. Me voilà depuis trop longtemps hors d'usage comme un vieux fume-cigarette. J'ai commandé la voiture pour une heure ; nous partirons en même temps.

ARKADINA: Bon, va en ville, mais ne t'enrhume pas. Veille sur mon fils. Prends soin de lui ; conseille-le... Je vais donc partir sans savoir pourquoi Constantin a voulu se tuer. Je crois que c'est la jalousie qui le travaille et plus vite j'emmènerai Trigorine, mieux ça vaudra.

SORINE: Que veux-tu que je te dise ? C'est pourtant clair : un homme jeune, intelligent, vit à la campagne dans un trou. Il n'a ni argent, ni situation, ni avenir. Pas d'occupation. Son oisiveté lui fait peur, et honte. Je l'aime de tout mon cœur, et lui m'est attaché, mais il pense qu'il est de trop ici, un pique-assiette, un parasite... C'est l'amour-propre qui le ronge.

ARKADINA: Que de soucis il me donne! Il devrait peut-être entrer dans l'administration ?

SORINE: Le mieux, à mon avis serait... que tu lui donnes un peu d'argent. D'abord, il devrait s'habiller comme tout le monde... et ainsi de suite. Regarde-le : il traîne le même veston depuis trois ans, il n'a pas de pardessus... Et puis cela ne lui ferait pas de mal, à ce petit, de s'aérer un peu... D'aller faire un tour à l'étranger, par exemple... Ca ne coûterait pas si cher!

ARKADINA: Tout de même... Je pourrais à la rigueur lui payer un costume... Quant au voyage à l'étranger... D'ailleurs même un costume, non... en ce moment, c'est impossible! Je n'ai pas d'argent. Je n'en ai pas.

SORINE: C'est bon. Excuse-moi, ma chérie, ne te fâche pas, je te crois. Tu es une femme généreuse et noble.

ARKADINA: Je n'ai pas d'argent.

SORINE: Si j'en avais, moi, je lui en donnerais, la chose est claire. Mais rien, pas un rond. Le régisseur met le grappin sur ma pension, et tout file pour l'agriculture, l'élevage, l'apiculture ; et mon argent s'en va, en pure perte. Les abeilles crèvent, les vaches crèvent, pas moyen d'obtenir des chevaux...

ARKADINA: Oui j'ai de l'argent, mais je suis une artiste : rien que pour les toilettes, une vraie ruine!

SORINE: Tu es bonne et gentille... Je t'estime... oui... Mais... Qu'est-ce qui m'arrive ? La tête me tourne. Je ne suis pas bien... et voilà tout.

ARKADINA: Petroucha!... Petroucha, mon ami... Au secours!... Au secours! Il se trouve mal!...

SORINE: Ce n'est rien, ce n'est rien... c'est fini et voilà.

KOSTIA: Ne t'effraie pas, maman, rien de dangereux. Ca lui arrive souvent depuis quelque temps. Tu devrais aller t'étendre, mon oncle.

SORINE: M'étendre un peu, oui... Mais j'irai tout de même en ville. Je me reposerai, et puis je partirai...

On le porte vers les coulisses. Chanson "Ne sois pas triste"

ARKADINA: Comme il m'a fait peur!

KOSTIA: La campagne ne lui vaut rien. Il s'ennuie trop. Tiens, maman, si tu étais en veine de générosité, tu lui prêterais quinze cents ou deux mille roubles ; il pourrait passer une année entière à la ville.

ARKADINA: Je n'ai pas d'argent. Je suis actrice, pas banquier.

KOSTIA: Refais-moi mon pansement, maman, tu le fais si bien.

ARKADINA: Le docteur est en retard ?

KOSTIA: Il a promis de venir à dix heures, il est déjà midi...

ARKADINA: On dirait que tu portes un turban. Hier à la cuisine, quelqu'un a demandé de quelle nationalité tu étais. *(ils plaisantent ensemble et elle chante en faux turc)*

Voilà, c'est presque guéri. Encore quelques petits bobos. Mais dis-moi, en mon absence, tu ne feras plus pan-pan ?

KOSTIA: Non maman. J'ai eu un moment de désespoir fou mais cela n'arrivera plus.

Chanson "Dans la forêt". Trigorine passe fébrilement, cherchant la citation dans son livre.

TRIGORINE: "Les jours et les nuits" page 121, lignes 11 et 12..."Si jamais tu as besoin de ma vie, viens la prendre..."

KOSTIA: Tu as des mains de fée, maman. Je me rappelle, il y a très longtemps, tu jouais encore au théâtre d'état, moi j'étais tout petit, il y a eu une bagarre dans la cour, quelqu'un a malmené une blanchisseuse, tu t'en souviens ? On l'a relevée sans connaissance. Toi tu as été la voir, tu lui as apporté des médicaments, tu as lavé ses enfants dans une cuve... Tu ne te rappelles pas ?

ARKADINA: Non.

KOSTIA: Il y avait aussi deux ballerines, dans la maison. Elles venaient prendre la café chez toi...

ARKADINA: Ca, je m'en souviens.

KOSTIA: Elles étaient très pieuses... Depuis quelques jours, je t'aime aussi tendrement, aussi naïvement que dans mon enfance. Je n'ai plus que toi au monde. Mais pourquoi, pourquoi céder à l'influence de cet homme ?

ARKADINA: Tu ne le comprends pas, Constantin. C'est l'être le plus noble qui soit...

KOSTIA: ce qui ne l'a pas empêché de se montrer poltron quand on lui a appris que j'avais l'intention de le provoquer en duel. Il veut partir. C'est une fuite honteuse.

ARKADINA: Quelles bêtises! C'est moi-même qui lui ai demandé de partir.

KOSTIA: L'être le plus noble! Nous voilà presque brouillés à cause de lui, lui qui, en ce moment, au salon ou au jardin, est en train de se moquer de nous...ou bien de cultiver l'esprit de Nina, de la persuader définitivement de son génie...

ARKADINA: Quel plaisir éprouves-tu à me dire des choses désagréables ? J'estime cet homme, et je te prie de ne pas l'insulter devant moi.

KOSTIA: Moi je ne l'estime pas. Tu voudrais que moi aussi je le considère comme un génie, mais, excuse-moi, je ne sais pas mentir : ses œuvres me répugnent. *(La musique s'arrête)*

ARKADINA: C'est de la jalousie! Les gens dépourvus de talent, mais prétentieux, n'ont rien d'autre à faire que de dénigrer les vrais talents. Belle consolation!

KOSTIA: Les vrais talents! J'ai plus de talent que vous tous! Vous autres, routiniers, vous vous êtes imposés en art. Rien n'est permis et authentique que ce vous faites, tout le reste vous l'opprimez, vous l'étouffez! Je ne vous reconnais pas! Ni toi, ni lui!

ARKADINA: Décadent!

KOSTIA: Retourne à ton cher théâtre, va jouer dans des pièces lamentables et stupides.

ARKADINA: Je n'ai jamais joué dans des pièces pareilles! Laisse-moi! Tu n'es même pas capable d'écrire un malheureux vaudeville. Petit-bourgeois de Kiev! Parasite!

KOSTIA: Grippe-sou!

ARKADINA: Clochard! *(Kostia étouffe sa mère avec un coussin. Elle ne bouge plus. Il appelle "maman")*...Nullité! *(il fond en larmes)* Ne pleure pas. Il ne faut pas pleurer. Non, il ne faut pas... *(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. La musique "Dans la forêt" reprend)* Mon cher enfant!...Pardonne-moi...Pardonne à ta mère... Pardonne à la pauvre pécheresse...

KOSTIA: Si tu savais! J'ai tout perdu. Elle ne m'aime pas. Je ne peux plus écrire. Toutes mes espérances se sont évanouies...

ARKADINA: Ne désespère pas? Tout va s'arranger. Il va partir tout à l'heure, elle t'aimera à nouveau. Assez. Nous voilà réconciliés, n'est-ce pas ?

KOSTIA: Oui, maman.

ARKADINA: Fais la paix avec lui, il ne faut pas de duel, n'est-ce pas ?

KOSTIA: Oui...Mais permets-moi de ne plus le revoir, maman, c'est trop pénible, au-dessus de mes forces. *(Entre Trigorine)* Voilà...Je m'en vais...Le docteur me fera un pansement.

TRIGORINE: "Si jamais tu as besoin de ma vie, viens la prendre..." *(La musique s'arrête)*

ARKADINA: La voiture sera là dans un moment.

TRIGORINE: "Si jamais tu as besoin de ma vie, viens la prendre..."

ARKADINA: J'espère que tu as tout emballé ?

TRIGORINE: Restons un jour de plus! Restons...

ARKADINA: Chéri, je sais ce qui te retient ici mais il faut te maîtriser. Tu es un peu enivré, reprends-toi.

TRIGORINE: Toi aussi, sois lucide, sois raisonnable et calme, je t'en supplie, considère tout cela en amie véritable. Tu es capable de sacrifice...Sois mon amie, rends-moi ma liberté...

ARKADINA: Tu es donc tellement amoureux ?

TRIGORINE: Je me sens attiré vers elle. Peut-être est-ce justement ce qui me manque.

ARKADINA: L'amour d'une petite provinciale! Oh! Comme tu te connais mal!

TRIGORINE: Il arrive aux gens de dormir tout en marchant, ainsi je te parle et je crois dormir et la voir en rêve...Des visions suaves, merveilleuses...Rends-moi ma liberté...

ARKADINA: Non, non, non...Je ne suis qu'une femme ordinaire, on n'a pas le droit de me parler ainsi...Ne me torture pas Boris, j'ai peur...

TRIGORINE: Si tu le veux, tu peux être une femme exceptionnelle. Un amour jeune, charmant, poétique, qui vous emporte dans un monde de rêves, lui seul peut vous donner encore un bonheur sur terre! Je n'ai jamais connu un tel amour...Quand j'étais jeune, je n'avais pas le temps, je courais les rédactions, je luttais contre la misère...Et voilà il est enfin venu, il m'appelle...Pourquoi le fuir ?

ARKADINA: Tu es fou!

TRIGORINE: Tant pis.

ARKADINA: Vous vous êtes tous donné le mot pour me torturer aujourd'hui!

TRIGORINE: Elle ne comprend pas! Elle ne veut pas comprendre!

ARKADINA: Suis-je donc si vieille et si laide que l'on puisse, sans se gêner, me parler d'autres femmes ? Oh tu as perdu l'esprit...Ma beauté, mon divin...Tu es la dernière page de ma vie! Ma joie, ma fierté, ma félicité...Si tu me quittes, même une heure, je n'y survivrai pas; je deviendrai folle, mon merveilleux, mon sublime, mon maître...

TRIGORINE: Quelqu'un pourrait entrer.

ARKADINA: Qu'on entre ! Je n'ai pas honte de mon amour pour toi.. Mon trésor, ma tête brûlée, tu veux faire des folies, mais moi, je ne veux pas, je ne te laisserai pas faire...Tu es à moi...à moi...A moi ce front, et ces yeux, et ces beaux cheveux soyeux; à moi tout entier. Tu as tant de talent, tu es si intelligent, le meilleur de tous les écrivains vivants, l'unique espoir de la Russie...Tu as tant de sincérité, de fraîcheur, d'humour sain...D'un seul trait tu sais rendre le caractère d'un être ou d'un paysage; tes personnages sont vivants...On ne peut te lire sans enthousiasme. Tu crois que je t'encense, que je te flatte ? Regarde-moi dans les yeux! Ai-je

l'air d'une menteuse ? Tu vois bien, je suis la seule à savoir t'apprécier, je te dis la vérité, mon chéri, ma merveille... Tu viendras avec moi, dis ? Tu ne m'abandonneras pas ?

TRIGORINE: Je n'ai pas de volonté, je n'en ai jamais eu... Veule et mou, toujours soumis, comment cela pourrait-il plaire aux femmes ? Prends-moi, emmène-moi, seulement ne me quitte plus d'un pas...

ARKADINA: Maintenant il est à moi...

D'ailleurs, reste si tu en as envie. Je partirai. Tu me rejoindras plus tard, dans une huitaine de jours. C'est vrai, pourquoi te presser ?

TRIGORINE: Non. Nous partons ensemble.

ARKADINA: Comme il te plaira, on part ensemble, c'est entendu.

Reprise de la chanson "Dans la forêt"

ARKADINA: Qu'est-ce que tu écris ?

TRIGORINE: J'ai entendu ce matin un mot amusant: "Le Bois des vierges". Ca peut servir... Donc nous partons ? A nouveau des wagons, des gares, des buffets, des côtelettes de veau, des bavardages...

La chanson s'arrête

CHAMRAEV: J'ai l'honneur et le regret de vous annoncer que la voiture est à la porte. Il est temps de partir, très estimée : le train arrive à deux heures et cinq minutes. (*La chanson reprend*) Eh bien, Irina Nikolaevna, n'oubliez pas de vous informer de ce qu'est devenu l'acteur Souzdaltzev, ayez cette bonté : vit-il encore ? Est-il en bonne santé ? Dans le temps, j'ai vidé pas mal de verres en sa compagnie... Dans "Le courrier attaqué" il était inimitable. Le tragédien Izmailov jouait dans la même troupe à Elizavetgrad: encore un personnage remarquable... Ne vous pressez pas trop très estimée, vous avez encore cinq minutes... Une fois, dans un mélodrame, tous deux jouaient des conspirateurs, et au moment d'être pris, Izmailov devait dire : "Nous sommes tombés dans un guet-apens." Et le voilà qui dit : "Nous sommes tombés dans un pet-aguens." Un pet-aguens.

PAULINA: Voilà quelques prunes pour le voyage. Elles sont très sucrées. Vous aurez peut-être envie de vous régaler...

ARKADINA: Vous êtes très bonne, Paulina Andreevna.

PAULINA: Adieu, chère amie. S'il y a eu quelques malentendus, pardonnez-nous.

ARKADINA: Tout a été bien. Seulement il ne faut pas pleurer.

PAULINA: Notre temps est fini!

ARKADINA: Qu'y faire!

SORINE: On finira par rater le train, ma sœur. Moi, je monte en voiture.

MEDVEDENKO: Et moi je vais à la gare à pied pour vous accompagner. Je file.

ARKADINA: Au revoir, mes chers amis. Si nous sommes encore en vie et bien portants, nous nous reverrons l'été prochain. Ne m'oubliez pas.

PAULINA: Bon voyage.

MACHA: Que Dieu vous garde.

CHAMRAEV: Une petite lettre de vous nous ferait bien plaisir. Adieu Iakov...

ARKADINA: Où est Constantin ? Dites-lui que je pars, je veux lui dire adieu. Eh bien ne gardez pas un trop mauvais souvenir de moi. J'ai donné un rouble! C'est pour tout le monde!

TRIGORINE: J'ai oublié ma canne... Elle doit être sur la terrasse. (*à Nina*) C'est vous ? Nous partons...

NINA: Boris Alexeevitch! Ma décision est irrévocable, les dés sont jetés, je vais faire du théâtre. Demain, je ne serai plus ici, je quitte mon père, j'abandonne tout, une vie nouvelle commence... Je pars comme vous... pour Moscou... Nous nous retrouverons là-bas.

TRIGORINE: Descendez au Bazar Slave. Prévenez-moi dès votre arrivée... à Moltchanovska, maison de Grokholski... Je suis pressé...

NINA: Encore un instant...

TRIGORINE: Que vous êtes belle! Quel bonheur de savoir que nous nous reverrons bientôt... Je reverrai ces yeux merveilleux, ce tendre sourire indiciblement beau... la douceur de ces traits, cette expression de pureté angélique... Ma chérie...

Ils s'embrassent. Chanson "Le bon gars". Changement de l'espace.

ACTE IV

Deux ans plus tard, intérieur. Le centre est maintenant occupé par le lit de Sorine. Le petit théâtre de Kostia est couché au fond. A la fin de la chanson, Arkadina est partie en coulisses. Sur le "da volna" des comédiens, le musicien regagne sa place et le Hey! Fait asseoir tout le monde.

MACHA: Constantin Gavrilovitch! Constantin Gavrilovitch!...Personne...Le vieux demande à chaque instant où est sot Kostia. Il ne peut plus se passer de lui...

MEDVEDENKO: Il craint la solitude. Quel temps! Deux jours que ça dure.

MACHA: Il y a des vagues énormes sur le lac.

MEDVEDENKO: Il fait noir dans le jardin. Et ce théâtre, on devrait le démolir : il est là, nu, affreux comme un squelette...Hier soir en passant devant, il m'a semblé que quelqu'un pleurait à l'intérieur.

MACHA: En voilà des idées... (*On entend pleurer à l'intérieur du théâtre. Medvedenko sursaute. Macha rit.*)

MEDVEDENKO: Macha, rentrons à la maison. (*Chanson "Le sorbier"*)

MACHA: Je reste coucher ici.

MEDVEDENKO: Rentrons, Macha. Notre petit a faim, j'en suis sur.

MACHA: Bêtises! Matriona le fera manger.

MEDVEDENKO: Il me fait pitié. Il est privé de sa mère depuis trois nuits.

MACHA: Que tu es devenu ennuyeux! Avant au moins, il t'arrivait de philosopher, mais maintenant, toujours la même chanson: "Le petit, rentrons à la maison, le petit, rentrons à la maison."

MEDVEDENKO: Viens à la maison, Macha.

MACHA: Vas-y seul.

MEDVEDENKO: Ton père ne me donnera pas de cheval.

MACHA: Mais si. Tu n'as qu'à lui demander.

MEDVEDENKO: Bon, je vais lui demander. Alors tu rentreras demain ?

MACHA: Mais oui, demain...Tu es assommant...C'est pour quoi faire, maman ?

PAULINA: Piotr Nikolaevitch a demandé que l'on fasse son lit dans le bureau de Kostia.

MACHA: Laissez-moi faire.

PAULINA: Les vieux sont comme des enfants.

La musique s'arrête. Macha pique une crise nerf en ajustant les coussins pour Sorine

MEDVEDENKO: Bon, alors je m'en vais. Au revoir, Macha. Au revoir, belle-maman.

PAULINA: Oui, au revoir. C'est bon! Pars si tu veux.

MEDVEDENKO: Adieu Kostia.

PAULINA: Qui aurait cru, Kostia, que vous deviendriez un véritable écrivain ? Dieu merci, les revues commencent à vous envoyer de l'argent... Et puis le voilà beau à présent... Mon cher, mon bon Kostia, soyez plus gentil avec ma petite Macha.

MACHA: Laissez-le tranquille, maman.

PAULINA: Elle est mignonne. Une femme ne demande pas grand-chose, Kostia : un regard affectueux de temps en temps. Je le sais par expérience.

MACHA: Voilà, il est fâché. Pourquoi l'avoir ennuyé ?

PAULINA: C'est que je te plains, ma petite Macha.

MACHA: A quoi ça sert ? (*Chanson de l'aviateur*)

PAULINA: Mon cœur souffre pour toi : je vois, je comprends tout.

MACHA: Bêtises! L'amour sans espoir n'existe que dans les romans. Balivernes! Il ne faut pas se laisser aller, c'est tout, ne pas attendre éternellement le beau temps sur je ne sais quel rivage... Si l'amour pousse dans ton cœur, arrache-le. On a promis de nommer mon mari dans un autre district... Une fois loin, j'oublierai tout... J'arracherai tout, jusqu'aux racines.

PAULINA: C'est Kostia qui joue. Cela veut dire qu'il est triste.

MACHA: Le principal, c'est de ne plus le voir. Que Medvedenko soit nommé ailleurs, et croyez-moi, au bout d'un mois, tout sera oublié. Bêtises, tout ça...

MEDVEDENKO: Nous voilà six à la maison. Et la farine coûte soixante-dix kopecks le kilo.

DORN: Débrouille-toi comme tu peux!...

MEDVEDENKO: Ca vous va bien de rire. Vous avez de l'argent plein les poches.

DORN: De l'argent ? Mon ami, pendant trente ans de métier, un métier dur qui ne me laissait de répit ni jour ni nuit, je n'ai réussi à économiser que deux mille roubles que je viens de dépenser à l'étranger. Je n'ai pas le sou.

MACHA (*à son mari*): Tu n'es pas encore parti ?

MEDVEDENKO: Que veux-tu, on ne me donne pas de cheval !

MACHA: Puissent mes yeux ne plus te voir ! (*La musique s'arrête*)

DORN: Que de changements! Le salon est devenu un cabinet de travail!

MACHA: C'est plus commode pour Constantin Gavrilovitch. Quand il veut réfléchir, le jardin est à sa porte.

SORINE: Où est ma sœur ?...Si vous avez jugé nécessaire de faire venir ma sœur, c'est que je suis gravement malade. Drôle d'histoire! Je suis gravement malade et on ne me donne pas de médicaments.

DORN: Que voulez-vous qu'on vous donne ? Du valérianate ? Du bicarbonate ? De la quinine?

SORINE: Voilà la philosophie qui recommence. Oh! Quel châtiment!...C'est pour moi, ça ?

PAULINA: Pour vous, Piotr Nikolaevitch.

SORINE: Je vous remercie.

DORN (*à Macha*) : "Otchi tchornie, otchi strasnie, otchi gournie..."

SORINE: Je vais proposer à Kostia un sujet de nouvelle : "L'homme qui voulait"...Dans ma jeunesse, je voulais devenir écrivain et je ne le suis pas devenu ; je voulais être éloquent et j'ai toujours parlé très mal : "Et voilà tout et ainsi de suite et comment dire..." Je voulais me marier et je ne suis pas marié. Je voulais toujours habiter la ville et je finis mes jours à la campagne. Et voilà tout.

DORN: Je voulais devenir conseiller d'Etat, et je le suis devenu.

(*Medvedenko rit et applaudit*)

SORINE: Ca je ne l'ai pas cherché, c'est arrivé tout seul. (*Medvedenko rit*)

DORN: Se plaindre de la vie à soixante-deux ans, avouez que ce n'est pas généreux !
(*Medvedenko rit*)

SORINE: Que vous êtes entêté! Comprenez donc, je voudrais vivre. (*Medvedenko rit*)

DORN: C'est de la légèreté d'esprit. D'après les lois de la nature, toute vie doit avoir une fin.
(*Medvedenko rit*)

SORINE: Raisonement d'homme blasé. Vous êtes rassasié, alors la vie vous laisse indifférent, tout vous est égal. Pourtant, vous aussi vous aurez peur de mourir. (*Medvedenko rit*)

DORN: la crainte de la mort est une crainte animale. Il faut la surmonter. N'ont une peur consciente de la mort que ceux qui croient à la vie éternelle et que leurs péchés terrorisent.

Mais vous, premièrement vous ne croyez pas, et deuxièmement, quels péchés avez-vous commis ? Vous avez servi dans la magistrature pendant vingt-cinq ans, voilà tout.

SORINE: Pendant vingt-huit ans...

Kostia déchire des feuilles.

DORN: Nous empêchons Constantin Gavrilovitch de travailler.

Kostia fait trois gestes issus de son symbolisme

SORINE (*qui traduit*) : Ca ne fait rien.

Medvedenko éclate de rire.

MEDVEDENKO: Permettez-moi de vous demander, Docteur, quelle est la ville que vous avez le plus aimée à l'étranger ?

DORN: Gênes.

KOSTIA: Pourquoi Gênes ?

DORN: La foule y est extrêmement attachante. Quand on sort de l'hôtel, le soir, les rues sont pleines de monde. On déambule avec le peuple, sans but, de ci de là, en ligne brisée, on partage la vie des gens, on se confond pour ainsi dire psychiquement avec eux, et on commence à croire qu'il existe vraiment une âme universelle, comme celle que Nina Zarechnaia interprétait jadis dans votre pièce. A propos, où est-elle maintenant, Nina ? Que devient-elle ?

KOSTIA: Je pense qu'elle se porte bien.

DORN: On m'a dit qu'elle menait une vie peu banale. Qu'y a-t-il au juste ?

KOSTIA: C'est une longue histoire, Docteur.

DORN: Racontez-la brièvement.

"Chanson de Marfoucha" en sous-texte.

KOSTIA: Elle s'est sauvée de chez elle pour vivre avec Trigorine. Vous saviez cela ?

DORN: Oui.

KOSTIA: Elle a eu un enfant, qui est mort. Trigorine a cessé de l'aimer, et comme il fallait s'y attendre, il est revenu à ses anciennes amours, qu'il n'avait d'ailleurs jamais quittées. Par manque de caractère il réussissait, je ne sais comment, à satisfaire tout le monde. Autant que je sache, la vie privée de Nina a été un échec.

DORN: Et le théâtre ?

KOSTIA: Pire encore je crois. Elle a débuté dans un théâtre d'été, près de Moscou, puis elle est partie en province. Je ne la perdais pas de vue et pendant un certain temps, j'allais partout où elle allait. Elle s'attaquait toujours à des rôles importants, mais elle jouait brutalement, sans goût, elle hurlait, elle gesticulait. Il lui arrivait de pousser un cri, de mourir avec talent, mais ce n'était que de rares instants.

DORN: Elle a donc tout de même du talent ?

KOSTIA: C'est difficile à dire. Elle en a, probablement. Quand je voulais la voir, à l'hôtel, elle refusait de me recevoir, le domestique me défendait d'entrer dans sa chambre. Je comprenais, je n'insistais pas. Que vous dire encore ? Plus tard, quand je suis revenu à la maison, elle m'a écrit. Des lettres fines, amicales, intéressantes ; elle ne se plaignait pas mais je la sentais profondément malheureuse ; chaque ligne décelait des nerfs malades, tendus. L'imagination un peu déroutée. Elle signait: "La mouette". Dans ses lettres, elle disait qu'elle était une mouette. Et maintenant elle est ici.

DORN: Comment ici ?

KOSTIA: En ville, dans une auberge. Depuis cinq jours. J'ai essayé de la voir... Macha y est allée mais elle ne reçoit personne. Medvedenko assure l'avoir vue hier, après le dîner, à une heure d'ici, dans un champ.

MEDVEDENKO: Oui je l'ai vue. Elle allait dans l'autre direction, vers la ville. Je l'ai saluée, je lui ai demandé pourquoi elle ne venait pas nous voir. Elle a dit qu'elle viendrait.

KOSTIA: Elle ne viendra pas. Son père et sa belle-mère ne veulent plus entendre parler d'elle. Ils ont posté des gardiens partout pour lui interdire l'accès de leur propriété. (à Dorn) Qu'il est facile, Docteur, d'être philosophe sur le papier, et comme c'est difficile dans la vie !

SORINE: C'était une jeune fille charmante.

DORN: Comment ?

SORINE: Je dis que c'était une jeune fille charmante. Le conseiller d'Etat Sorine en a même été amoureux quelque temps.

DORN: Vieux Lovelace ! (Medvedenko rit. Chamraev dit : "Opa" ...)

PAULINA: Ah! Les nôtres reviennent de la gare.

KOSTIA: Oui, j'entends maman.

Thème musical de l'entrée d'Arkadina : "Les Barreaux"

CHAMRAEV: Nous vieillissons tous, nous nous effritons sous l'influence des éléments, mais vous, très estimée, toujours jeune... Cette vivacité... cette grace...

ARKADINA: Vous voulez encore me jeter un mauvais sort, homme insupportable!

TRIGORINE: Bonjour Sorine ! Encore souffrant ? Ce n'est pas bien... Macha!

MACHA: Vous m'avez reconnue ?

TRIGORINE: Mariée ?

MACHA: Depuis longtemps.

TRIGORINE: Heureuse ?...Kostia! Irina me dit que vous avez oublié le passé et que vous ne m'en voulez plus.

ARKADINA: Boris a apporté la revue où a paru ton dernier conte.

KOSTIA: Merci. Vous êtes bien aimable.

TRIGORINE: Vos admirateurs vous envoient leurs salutations. A Petersbourg et à Moscou on s'intéresse beaucoup à vous. On me pose des questions à votre sujet : comment est-il, quel âge a-t-il, est-il brun ou blond ? On pense, je ne sais pourquoi, que vous n'êtes plus tout jeune. Et comme vous avez un pseudonyme, personne ne connaît votre vrai nom? Vous êtes mystérieux comme le Masque de Fer.

KOSTIA: Vous êtes là pour un certain temps?

TRIGORINE: Non. Je pense partir pour Moscou demain. C'est indispensable. J'ai hâte de terminer un récit, puis j'ai promis de donner quelque chose pour un recueil. Bref, c'est toujours la même histoire. La nature m'a plutôt mal accueilli. Quel vent ! Demain matin, si la tempête se calme, j'irai pêcher dans le lac. J'en profiterai pour revoir le jardin, et cet endroit, vous vous souvenez ?, où l'on a joué votre pièce. J'ai un sujet tout prêt; il me suffira de raviver le souvenir des lieux.

MACHA: Papa, permettez à mon mari de prendre une voiture, il faut qu'il rentre.

CHAMRAEV: "Une voiture il faut qu'il rentre"... Tu l'as vu toi-même : les chevaux reviennent à peine de la gare! Et tu voudrais qu'ils repartent ?

MACHA: Il y en a d'autres...Inutile de vous demander quoi que ce soit...

MEDVEDENKO: Laisse Macha, j'irai à pied, vraiment...

PAULINA: A pied, par un temps pareil !

MEDVEDENKO: Ca ne fait jamais que deux heures de marche...Adieu...

(Chanson "Pour qui")

Adieu Macha. Adieu belle-maman. Adieu...Je n'aurais dérangé personne mais c'est à cause du petit...Adieu...

CHAMRAEV *(à sa femme)*: Ne t'en fais pas ! Il arrivera bien, c'est pas un général!

PAULINA: Venez mes amis, ne perdons pas de temps. On va bientôt nous appeler pour dîner.

ARKADINA: Ici, lorsque arrivent les longues soirées d'automne, on joue au loto. Regardez : c'est un jeu ancien. Notre mère jouait avec nous quand nous étions petits. Vouslez-vous faire une partie avant le diner ? C'est un jeu ennuyeux mais à la longue, on s'y fait.

KOSTIA: Il a lu son récit mais il n'a meme pas coupé les pages du mien.

ARKADINA: Et toi ?...Kostia ?...

KOSTIA: Excuse-moi, je n'ai pas envie de jouer. Je vais faire un tour. (*Kostia s'enferme à sa manière symbolique / rires...*)

ARKADINA: La mise est de dix Kopecks. Misez pour moi, docteur.

DORN: A vos ordres.

MACHA: Tout le monde a misé ? Je commence... Vingt-deux!...

ARKADINA: Ici.

MACHA: Trois!

DORN: Voilà.

MACHA: Vous avez marqué trois ? Huit! Quatre-vingt-un! Dix!

CHAMRAEV: Pas si vite.

ARKADINA: Quel accueil j'ai reçu à Kharkov, mes amis! La tête m'en tourne encore.

MACHA: Trente-quatre!

ARKADINA: Les étudiants m'ont fait une ovation!...trois corbeilles de fleurs, deux couronnes...

CHAMRAEV: Opa!

MACHA: Cinquante!

DORN: Cinquante tout rond ?

ARKADINA: J'avais une robe étonnante...Qu'on dise de moi ce qu'on veut, mais pour la toilette, je ne crains personne.

PAULINA: C'est Kostia qui joue. Il est triste, le pauvre.

CHAMRAEV: Les journaux disent beaucoup de mal de lui.

MACHA: Soixante-dix-sept!

ARKADINA: Pourquoi y fait-il attention ?

TRIGORINE: Il n'a pas de veine. Il n'arrive pas à trouver un ton personnel. Il écrit des choses étranges, mal définies, parfois cela tourne au délire. Et pas un seul personnage vivant.

MACHA: Onze!

ARKADINA: Petroucha, tu t'ennuies ?...Il dort.

DORN: Le conseiller d'Etat dort.

MACHA: Sept! Quatre-vingt-dix!

TRIGORINE: Si j'habitais une propriété pareille, près d'un lac, est-ce que je songerais à écrire? J'aurais étouffé cette passion, je ne ferais qu'aller à la pêche.

MACHA: Vingt-huit!

TRIGORINE: Prendre une perche ou un goujon, c'est une telle joie!

DORN: Eh bien moi, je crois en Constantin Gavrilovitch. Il y a quelque chose en lui. Sa pensée s'exprime en images, ses contes sont colorés et vifs; je les sens fortement. Dommage seulement qu'il n'ai pas de but bien défini. Il suscite un climat et c'est tout; ce n'est pas suffisant. Etes-vous contente, Irina Nikolaevna, que votre fils soit devenu écrivain ?

ARKADINA: je n'ai encore rien lu de lui, figure-vous. Je n'ai jamais le temps.

MACHA: Vingt-six!

CHAMRAEV: Monsieur Trigorine, vous avez oublié quelque chose ici.

TRIGORINE: Quoi donc ?

CHAMRAEV: Un jour, Constantin Gavrilovitch avait tué une mouette et vous m'aviez chargé de la faire empailler.

TRIGORINE: Je ne m'en souviens pas. Je ne m'en souviens!

MACHA: Soixante-six! Un!

KOSTIA: Comme il fait noir. D'où me vient cette soudaine inquiétude ?

ARKADINA: Kostia, ferme la fenêtre. Ca fait des courants d'air.

MACHA: Quatre-vingt-huit!

TRIGORINE: J'ai gagné, mes amis.

ARKADINA: Bravo, bravo!

CHAMRAEV: Bravo!

ARKADINA: Cet homme a toujours et en tout de la chance. Et maintenant on va aller manger un morceau. Notre célébrité n'a pas déjeuné aujourd'hui. Nous reprendrons après. Kostia, laisse tes manuscrits, viens manger.

KOSTIA: Non maman, je n'ai pas faim.

ARKADINA: A ta guise. Petroucha, viens dîner. Je vous raconterai comment on m'a fêtée à Kharkov...

Improvisation musicale.

KOSTIA: Moi qui ai tant parlé de formes nouvelles, je me sens glisser vers la routine. "L'affiche sur la palissade annonçait... Un visage pale encadré de cheveux noirs..." Annonçait, encadré... Ce sont des clichés. Ma description du clair de lune est trop longue, trop recherchée. Trigorine, lui, s'est créé des procédés; tout lui est facile. Le goulot d'une bouteille cassée qui brille sur la digue, l'ombre noire de la roue d'un moulin, et voilà sa nuit de lune toute prête; chez moi, il y a la lumière frissonnante, le doux scintillement des étoiles, les sons lointains d'un piano qui expire dans l'air calme et parfumé. Quelle torture!... Oui, je suis de plus en plus convaincu qu'il ne s'agit pas de formes anciennes ou modernes, mais d'écrire sans penser à tout cela, pour libérer son cœur, simplement...

La musique s'arrête. Sorine ouvre les yeux.

KOSTIA: Qu'est-ce que c'est?... Qui est là?... Nina?... Nina?... Nina! C'est vous! J'avais comme un pressentiment, toute la journée mon cœur a terriblement souffert. Oh ma chérie, ma bien-aimée, elle est venue! Mais il ne faut pas, il ne faut pas pleurer.

NINA: Laissez-moi vous regarder. J'ai beaucoup changé ?

KOSTIA: Oui, vos yeux sont plus grands. Comme c'est étrange de vous voir, Nina... Tous les jours, plusieurs fois, j'allais à votre hôtel, je restais sous votre fenêtre comme un mendiant.

NINA: J'avais peur que vous me détestiez. Je rêve toutes les nuits que vous me regardez sans me reconnaître. Si vous saviez! Depuis que je suis ici, je ne cesse d'errer près de ce lac. Je suis venue souvent près de votre maison, mais je n'osais pas entrer. Vous entendez le vent ? Il y a ce passage dans Tourgueniev: "Heureux celui qui par une pareille nuit possède un toit, un coin chaud." Je suis une mouette. Non, ce n'est pas cela. Où en étais-je ? Oui, Tourgueniev... "Et que Dieu vienne en aide à tous ceux qui errent sans abri..." Ce n'est rien...

KOSTIA: Nina, vous pleurez encore... Nina !

NINA: Ce n'est rien, ça me soulage... Il y a deux ans que je n'ai pas pleurer. Tard dans la soirée, hier, je suis allée au jardin voir si notre théâtre était toujours là... Mon cœur s'est calmé... Vous voyez, je ne pleure plus. Ainsi vous êtes devenu écrivain ? Vous êtes écrivain, et moi actrice : tous les deux dans le tourbillon... Jadis, j'étais heureuse comme une enfant, je chantais le matin en me réveillant, je vous aimais, je rêvais de gloire, et maintenant ? Demain, de bonne heure, je partirai pour Eletz en troisième avec des moujiks ; à Eletz, des marchands cultivés m'assommeront de compliments. La vie est brutale.

KOSTIA: Pourquoi aller à Eletz ?

NINA: J'ai accepté un engagement pour tout l'hiver. Il est temps d'y aller.

KOSTIA: Nina, je vous maudissais, je vous détestais, je déchirais vos lettres et vos photographies, mais à chaque instant je me rendais compte que mon cœur vous était attaché pour toujours. Je n'ai pas la force de ne plus vous aimer. Depuis que je vous ai perdue et qu'on a commencé à publier mes récits, la vie m'est devenue insupportable ; je souffre. Ma jeunesse m'a été arrachée brusquement, il me semble qu'il y a quatre-vingt-dix ans que je suis au monde. Je vous appelle, je baise la terre que vous avez foulée ; partout je vois votre visage et ce doux sourire qui a illuminé les meilleures années de ma vie.

NINA: Pourquoi dit-il cela ? Pourquoi ?

KOSTIA: je suis seul, sans aucune affection, j'ai froid comme dans un souterrain. Tout ce que j'écris est sec, dur, sombre. Restez ici, Nina, je vous en supplie, ou permettez-moi de partir avec vous. Nina, pourquoi ? Nina, au nom du Ciel...

NINA: Pourquoi dites-vous que vous avez baisé la terre sur laquelle j'ai marché ? Il faut me tuer. Je suis si fatiguée. Me reposer...me reposer. Je suis une mouette...Ce n'est pas ça...Je suis actrice...Mais oui. Lui aussi est là...Mais oui...Ce n'est rien...Oui...Il ne croyait pas au théâtre, il se moquait toujours de mes rêves et j'ai fini par cesser d'y croire moi aussi, j'ai perdu courage...Puis les tourments de l'amour, la jalousie, la crainte continuelle pour mon bébé. Je devinais mesquine, insignifiante, je jouais bêtement...Je ne savais que faire de mes mains, comment me tenir en scène, je en contrôlais pas ma voix. Vous ne connaissez pas cette situation : sentir qu'on joue abominablement ? Je suis une mouette...Non, ce n'est pas ça. Vous souvenez-vous d'avoir tué une mouette ? Un homme passait là par hasard, il l'aperçut, il la perdit, pour passer le temps. Un sujet pour un petit conte...Ce n'est pas ça. Où en étais-je ? Je parlais du théâtre. Maintenant je ne suis plus la même. Je suis devenue une véritable actrice, je joue avec délice, avec ravissement, en scène je suis grisée, je me sens merveilleuse. Depuis que je suis ici, je marche beaucoup, je marche et je pense intensément; et je sens croître les forces de mon âme...Je sais maintenant, je comprends, Kostia, que dans notre métier, artistes ou écrivains, peu importe, l'essentiel n'est ni la gloire ni l'éclat, tout ce dont je rêvais; l'essentiel c'est de savoir endurer. Apprends à porter ta croix et garde la croyance. J'ai la foi, et je souffre moins, et quand je pense à ma vocation, la vie ne me fait plus peur.

KOSTIA: Vous avez trouvé votre voie, vous savez où vous allez, mais moi, je flotte encore dans un chaos de rêves et d'images, et j'ignore pour qui et pour quoi j'écris. Je n'ai pas la foi et je ne sais pas quelle est ma vocation.

NINA: Quand vous verrez Trigorine, ne lui dites rien...je l'aime. Je l'aime plus que jamais...Sujet pour un petit conte...Je l'aime, je l'aime passionnément, je l'aime désespérément. Comme on était heureux jadis, Kostia! Vous vous rappelez ? Quelle vie claire, chaude, joyeuse, pure, et quels sentiments, des sentiments pareils à des fleurs délicates et exquises...Vous vous rappelez ? "Les hommes, les lions, les aigles et les perdrix, les poissons silencieux, les étoiles de mer et celles qu'on ne pouvait voir à l'œil nu, bref toutes les vies, toutes les vies, toutes les vies se sont éteintes, ayant accompli leur triste cycle...

Elle disparaît dans le théâtre.

KOSTIA: Nina !...Nina !...Il ne faudrait pas qu'on la rencontre dans le jardin et qu'on le dise à maman. Cela pourrait faire de la peine à maman.

Le musicien chante lentement "Tziganaïana". Arkadina, les yeux bandés, se lève pour jouer à colin maillard. Kostia s'enveloppe dans le rideau du théâtre. Paulina, Medvedenko, Macha et Dorn jouent avec Arkadina. Chamraev tenant sa mouette empaillée, Sorine et Trigorine regardent Kostia et pressentent ce qui va suivre.

CHAMRAEV: Monsieur Trigorine...Voici l'objet dont je vous ai parlé tout à l'heure...Celui que vous m'aviez commandé.

TRIGORINE: Je ne m'en souviens pas. Je ne m'en souviens pas.

Un coup de feu. Kostia s'effondre. La musique s'arrête. Arkadina a toujours les yeux bandés.

ARKADINA: Qu'est-ce que c'est ?

DORN: Ce n'est rien. Quelque chose a probablement éclaté dans ma trousse. Ne vous effrayez pas. C'est bien ça : un flacon d'éther qui a éclaté. "Otchi tchornié, otchi straznié..."

ARKADINA: Ouf! J'ai eu peur. Cela m'a rappelé...J'ai vu trouble.

La chanson reprend, toujours lentement. Arkadina danse le bandeau sur les yeux.

DORN: Emmenez Irina Nikolaevna où vous voudrez. Constantin Gavrilovitch vient de se tuer.

La chanson s'accélère. Arkadina tourne de plus en plus vite. Noir.

